Les soldats alsaciens-lorrains en Palestine ottomane pendant la Grande Guerre

Conformisme et spécificités d'une minorité nationale dans l'armée allemande

Alsatians and Lorrainers in Ottoman Palestine during the Great War.

Particularities of a national minority in the imperial german army?

Im Ersten Weltkrieg werden Soldaten aus Elsaß-Lothringen auch im ottomanischen Palästina eingesetzt. Haben sie sich in der deutschen Armee angepaßt oder ihre Eigenart bewahrt?

Jean-Noël Grandhomme

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1933>

DOI : 10.4000/alsace.1933

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 121-136

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Jean-Noël Grandhomme, « Les soldats alsaciens-lorrains en Palestine ottomane pendant la Grande Guerre », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1933> ; DOI : 10.4000/alsace.1933

Les soldats alsaciens-lorrains en Palestine ottomane pendant la Grande Guerre

Conformisme et spécificités d'une minorité nationale dans l'armée allemande

Introduction

Pendant longtemps l'image du soldat alsacien-lorrain de la Première Guerre mondiale s'est essentiellement réduite à celle du combattant envoyé sur le front de l'Est face aux Russes. Or, les affectations ont été beaucoup plus variées : tout d'abord de nombreuses recrues originaires du *Reichsland* ont servi sur le front français ou en Belgique, mais aussi dans les Balkans, en Roumanie, en Italie, voire même en Afrique ou en Chine, sans oublier les milliers de marins alsaciens et lorrains de la *Kaiserliche Marine*. Pour résumer : partout où opère l'armée allemande entre 1914 et 1918 on trouve des Alsaciens-Lorrains.

Comment retracer l'histoire de ces soldats et, si possible, comprendre leur état d'esprit, leurs doutes, mais aussi leurs certitudes ? Nous ne disposons pour l'instant d'aucun ouvrage de référence sur les Alsaciens-lorrains de l'armée allemande en 1914-1918¹ - dont l'expérience est toujours retracée sous forme partielle et partisane dans les rares livres et articles qui l'évoquent, qu'il s'agisse de propagande française² ou allemande³. Aucune étude particulière n'existe sur la présence de ces combattants sur tel ou tel

1. Quelques éléments dans NOUZILLE (J.), OBERLÉ (R.), RAPP (F.), *Batailles d'Alsace 1914-1918*, Strasbourg, 1989.

2. FLORENT-MATTER (E.), *Les Alsaciens-Lorrains contre l'Allemagne*, Nancy, 1918.

3. ERNST (R.), *Rechenschaftsbericht eines Elsässers*, Berlin, 1954.

front, à l'exception de deux, modestes, qui concernent celui de l'Est⁴. Rien donc sur la Palestine, un de ces théâtres d'opérations périphériques où sont engagées la mission militaire allemande du général Liman von Sanders, puis une véritable (petite) armée commandée par l'ancien généralissime Erich von Falkenhayn.

Pour ce qui concerne les Alsaciens-Lorrains en Palestine, les sources sont rares, mais non pas inexistantes. Les archives départementales de la Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin apportent des informations indirectes et partielles, tout comme le Service historique de la Défense (SHD) à Vincennes ou les Archives militaires fédérales (BAMA) à Fribourg-en-Brisgau et les archives du CICR à Genève. En attendant la fin de longs dépouillements, nous nous appuyons essentiellement dans le présent article sur quelques-unes de ces sources archivistiques, sur un fonds privé constitué par des lettres envoyées par un groupe de soldats au vicaire de leur paroisse, à Colmar ; et sur des archives iconographiques familiales (notre grand-oncle, Joseph Karst, né à Hesse (Moselle) en 1897, élève instituteur de l'école normale de Metz, incorporé dans la mission Liman von Sanders comme instructeur de mitrailleuses, nous a laissé un certain nombre de photographies).

Nous utilisons aussi des témoignages oraux, documents dignes du plus grand intérêt à condition de les aborder avec d'élémentaires précautions méthodologiques. À l'occasion de tournées au cours des années 1994-2002, il nous a été donné de rencontrer une cinquantaine d'anciens combattants encore vivants, dont nous avons enregistré les témoignages en vue d'une publication⁵. Deux d'entre eux avaient combattu en Palestine.

L'ensemble de ces documents permet d'esquisser une typologie des expériences de guerre des soldats alsaciens-lorrains dans l'armée allemande sur le front de Palestine.

La vie quotidienne

Le sort des Alsaciens-Lorrains disséminés dans l'armée ottomane depuis les tranchées de la frontière du Sinaï (progressivement réoccupé par les Britanniques après l'échec de l'attaque lancée par les Turcs contre le canal de Suez le 3 février 1915) jusqu'aux états-majors de Constantinople, en passant par le front de Mésopotamie, ceux du Caucase et des

4. GRANDHOMME (J.-N.), « Les Alsaciens-Lorrains sur les fronts orientaux en 1914-1918 », *Revue d'Alsace*, n° 125, 1999, p. 187-198 et « Les Alsaciens-Lorrains prisonniers en Russie pendant la Grande Guerre (1914-1922) », *La Revue russe, numéro spécial : L'Alsace et la Russie*, 35, 2011, p. 101-114.

5. *Ultimes sentinelles*, Strasbourg, 2005.

Dardanelles, ne diffère pas de celui des autres combattants allemands. La guerre accentue le phénomène induit par le service militaire dès le temps de paix en décloisonnant les sociétés ; l'Alsace-Lorraine ne fait pas exception à la règle. Pour autant le comportement des Alsaciens-Lorrains reste encore très marqué par les références traditionnelles, avec une grande importance accordée à la religion – catholique, protestante ou juive ; un grand attachement à la communauté d'origine (famille, amis, prêtre, instituteur), à laquelle on écrit chaque fois qu'il est possible, même si le courrier ne fonctionne toutefois pas toujours de manière idéale. *Gefreiter* au *Funk Abteilung 151*, envoyé au Proche-Orient, Xavier Krommenacker s'inquiète ainsi auprès de l'abbé Grau qui dirige le cercle de jeunes gens de la paroisse Saint-Joseph de Colmar de ne plus recevoir la lettre de liaison du cercle (*Heimatgrüße*), dont il lui manque déjà quinze numéros. Un de ses camarades a tout de même réussi à lui écrire : « Par les lettres d'Alex Jenny, je vois que tout est resté en l'état à Colmar, ce qui me réjouit beaucoup. J'ose espérer que la liste des morts du cercle ne s'est pas allongée. »⁶ La lettre, datée du 2 février 1918, d'un lieu barré et illisible, a été ouverte puis recollée par la censure⁷.

Dans une autre lettre, du 20 mai 1918, Krommenacker avoue qu'il n'a « malheureusement pas encore eu l'occasion » d'accomplir son devoir pascal, « sans doute parce que nous sommes toujours en campagne. La Pentecôte s'est passée dans l'isolement, comme toujours. Un bienfait, tout de même : nous pouvons trouver du réconfort dans la prière. »⁸ De son côté, Joseph Karst fait part à ses sœurs Louise et Philomène et au reste de sa famille de son émotion et de son émerveillement lorsqu'il a pu se recueillir dans les lieux saints du christianisme à Cana, Damas, Jérusalem, Bethléem et envoie au pays de nombreuses lettres et photographies⁹. Le vétéran Ernest Bieth, né en 1898 à Wingersheim (Bas-Rhin), qui est arrivé à Alep le 25 décembre 1917 comme télégraphiste, n'a quant à lui vu Jérusalem que pendant quelques heures, pendant sa captivité, mais il se souvient d'une basilique qui rappelait un épisode de l'Ancien Testament¹⁰.

La guerre constitue souvent la première expérience de dépaysement pour ces jeunes garçons. « J'étais content de voyager », déclare E. Bieth¹¹. Dans les descriptions de la vie locale laissées par des combattants le climat tient une grande place. « La chaleur était formidable, dit E. Bieth,

6. Fonds privé de l'abbé Grau, de Colmar, mis à notre disposition par M. le général Bailliard. Lettre du 2 février 1918.

7. Elle a été refermée à l'aide d'une étiquette qui mentionne : « *Militärischerseits unter Kriegsrecht geöffnet.* »

8. Fonds privé de l'abbé Grau.

9. Mémoire familiale.

10. Ernest Bieth, entretien du 25 février 1995.

11. *Id.*

cantonné près de Nazareth, les tentes étaient recouvertes de couvertures mouillées, pour nous rafraîchir un peu. »¹² « Meilleures salutations de la ville la plus chaude du monde, écrit X. Krommenacker de Bagdad le 2 novembre 1916. Ici, il fait très chaud, environ 45°C. En plein été la température monte, paraît-il, jusqu'à 78°C. Nous sommes depuis quinze jours ici et y vivons à peu près tranquillement. En ces lieux ne sévissent guère de maladies. Je suis en bonne santé. Bagdad est très intéressant. Au milieu d'une ville de 125 000 habitants coule le Tigre, sur lequel circulent de grands et de petits bateaux. L'heure est ici avancée de deux heures par rapport à l'heure européenne. À 18 heures pile un coup de canon annonce l'heure. »¹³ Quelques mois plus tard la situation sanitaire semble s'être nettement détériorée : « Je vais bien, écrit en effet le même soldat. Mais on supporte toujours aussi mal la chaleur. Toutes les quatre semaines, il faut subir un accès de malaria et on a bien du mal à se remettre sur pied. »¹⁴ E. Bieth, touché lui aussi par la malaria, est soigné dans l'établissement du mont Carmel¹⁵.

En dehors de ces désagréments, la vie de cantonnement se passe souvent dans une ambiance bon enfant – c'est en tout cas le souvenir qu'en ont gardé la plupart des témoins même s'il y a de notables exceptions. « Nous avons ici une belle occasion de nous baigner, ce dont nous profitons quotidiennement », écrit X. Krommenacker¹⁶. Les soldats allemands entretiennent en général des relations d'intérêt avec les civils, que Joseph Karst a beaucoup photographié dans des attitudes pittoresques, sur leurs ânes par exemple.

Le mal du pays est pourtant bien présent lui aussi : « Il y a dix jours dix hommes sont allés en permission en Allemagne. J'ose espérer que j'aurai à mon tour ce bonheur », confie Xavier Krommenacker à son vicaire¹⁷. D'autant plus que certaines rencontres peuvent toutefois s'avérer dangereuses. « Des femmes sont venues m'entourer, elles se sont adressées à moi dans leur langue, mais je n'ai rien compris, raconte Fernand Zeysolff, né à Gertwiller (Bas-Rhin) en 1897. L'une d'elles a touché mes sourcils blancs – j'avais des cheveux noirs mais mes sourcils étaient devenus blancs depuis l'âge de dix ans – elles voulaient en savoir la raison. Pour toute réponse lui ai dit que cela venait d'Allah, leur Bon Dieu. Alors elle m'a rendu les trente marks qu'elle m'avait volés. J'ai suivi ensuite à la lettre les instructions de mon instructeur allemand à Constantinople. Il nous

12. *Id.*

13. Fonds privé de l'abbé Grau, de Colmar, mis à notre disposition par M. le général Bailliard. Lettre du 2 novembre 1916.

14. *Id.*, 2 février 1918.

15. Ernest Bieth, 25 février 1995.

16. Fonds privé de l'abbé Grau. Lettre du 2 février 1918.

17. Mémoire familiale.

avait dit que si on nous remboursait de l'argent, il ne fallait surtout pas l'accepter, car alors c'en était fait de nous. Je lui ai donc fait cadeau de l'argent. Elle m'a donné des victuailles, un lourd sac plein. Je mangeais peu, mais ce "cadeau" fut le bienvenu. »¹⁸

La guerre

L'expérience du combat revient dans un certain nombre de témoignages. Les Alsaciens-Lorrains ne semblent pas avoir d'états d'âme sur ce front où il ne leur est jamais demandé de tirer sur des Français, mais sur des Britanniques ou des Indiens (dont la cavalerie a particulièrement marqué E. Bieth¹⁹). X. Krommenacker est apparemment considéré comme un bon soldat par ses supérieurs puisqu'il obtient la croix de fer²⁰. « J'ai combattu les Anglais devant Jérusalem », déclare aussi F. Zeysolff²¹. « Pour les Anglais, c'était la "belle guerre", se souvient-il. Elle commençait à huit heures du matin et cessait à six heures du soir et de huit heures du matin à six heures du soir le ciel était rempli d'avions anglais. Les Allemands n'avaient pas un seul avion à leur opposer. Ils en avaient besoin sur le front de l'Est et en France. » « L'activité aérienne est très intense ici, confirme X. Krommenacker. Chaque jour arrivent cinq ou huit avions qui jettent en moyenne vingt bombes. Nous cantonnons à proximité d'un aérodrome et devons demeurer constamment sur nos gardes. Il a quelques jours, notre capitaine, *Herr Schutz*, a descendu un avion anglais. Ce fut un spectacle atroce que de voir l'avion s'abattre en flamme depuis une hauteur de huit cents mètres. Les occupants, deux Anglais, étaient morts. Seul leur visage portait des traces de brûlures. Les soldats étaient à peine tombés que des Kurdes venaient détrousser les cadavres. Ils ne leur laissèrent rien, les dépouillèrent entièrement. »²² Dans les souvenirs d'E. Bieth les avions tiennent aussi une grande place, notamment un bombardement par des avions canadiens²³.

Sur le front de Palestine les Allemands sont chargés d'encadrer l'armée ottomane. « Avec les Turcs régnait une bonne entente, affirme F. Zeysolff. Ils se sentaient en sécurité en compagnie d'un soldat allemand. Un jour, lorsque j'étais couché un soldat turc est venu et s'est assis à côté de moi. J'avais beau lui expliquer qu'il fallait se coucher, il ne voulait pas et croyait que ma seule présence le préservait de tout danger. Il attirait les regards

18. Fernand Zeysolff, 9 novembre 1996.

19. Ernest Bieth, 25 février 1995.

20. Fonds privé de l'abbé Grau. Lettre du 20 février 1918.

21. Fernand Zeysolff, 9 novembre 1996.

22. Fonds privé de l'abbé Grau. Lettre du 20 mai 1918.

23. Ernest Bieth, 25 février 1995.

ennemis sur nous. Je n'avais plus d'autre solution que de me lever à mon tour et de me précipiter dehors. Il y avait là un grand camion. À peine sorti, je vis arriver mon soldat turc qui m'avait suivi. J'eus beau lui expliquer de s'allonger, rien à faire, il ne comprenait toujours rien et voulait rester avec moi. Alors est arrivé ce qu'il avait cherché, j'entendis : tac! tac! tac! Le tir des Anglais l'a atteint de plein fouet. Son sang m'a giclé dans la figure, je ne savais pas s'il était mort ou blessé. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'est la guerre! »²⁴

Cette guerre évolue défavorablement pour les Turcs et les Allemands. X. Krommenacker est témoin de la retraite. Dans une lettre du 20 mai 1918, il se dit en marche vers Mossoul. « Nous restons donc ici et ignorons si nous irons vers l'avant ou vers l'arrière. Les deux solutions seraient préférables à cette station prolongée dans le désert. »²⁵

La question des désertions

Le taux de réfractaires au service ayant toujours été important en Alsace-Lorraine, il n'est pas étonnant de constater de nombreuses désertions au cours du conflit, surtout en 1918. F. Zeysolff fait partie de ces déserteurs. En février les Britanniques entrent sans combat dans Jéricho. F. Zeysolff se trouve alors dans le secteur. « Le téléphone a sonné alors que j'étais chez les Turcs. Un Allemand criait : "*Rückzug! Rette sich wer kann!*" (Retraite! Sauve qui peut!). Pas un mot de plus. Je suis allé à ma batterie qui était à quelques mètres du téléphone et j'ai répété aux copains le message que l'on venait de me téléphoner. Nous étions vingt-quatre Alsaciens dans l'artillerie lourde. Ils disaient : "Nous sommes Alsaciens, si nous allons en captivité, rien ne peut nous arriver, nous sommes Alsaciens." Et moi je leur ai répondu : "Ne vous imaginez pas que l'Alsace soit connue jusqu'à Jérusalem." J'avais encore une autre raison de dire cela : je ne supportais plus la chaleur de Jérusalem. Alors je me suis dit : « Si je suis fait prisonnier de guerre, on va m'employer à nettoyer les champs de bataille, et je ne supporterai pas les températures de l'été. » La décision de F. Zeysolff est prise : il déserte. « Un seul Alsacien sur les vingt-quatre était de mon avis. Nous sommes donc partis tous les deux. Nous avons pris une voiture, tirée par deux mulets, sur laquelle nous avons chargé de la nourriture, autant qu'on pouvait en emporter. Le premier jour, nous avons eu l'occasion d'acheter un melon chacun chez les indigènes. Mon copain s'est aussitôt assis pour le dévorer mais moi, avant de m'asseoir, j'ai regardé dans toutes les directions pour voir s'il n'y avait pas d'ennemis à l'horizon. » L'artilleur

24. Fernand Zeysolff, 9 novembre 1996.

25. Fonds privé de l'abbé Grau. Lettre du 20 mai 1918.

Zeysolff redoute surtout les cavaliers syriens, auxiliaires des Alliés, qui sont envoyés en éclaireurs. « Tout à coup j'ai vu au loin trois cavaliers venir dans ma direction. J'ai dit à mon copain :

- Viens, il faut foutre le camp, les Syriens arrivent! »

Il m'a répondu :

- Moi je ne leur ai rien fait, ils ne me feront rien non plus. Je veux manger mon melon. »

J'ai emporté ce que j'ai pu et, mon melon sous le bras, je me suis enfui dans une direction opposée à celle du nuage de poussière qui s'approchait. Le melon est tombé, je n'ai pas pris le temps de le ramasser. J'ai eu de la chance. Les Syriens ont coupé la tête à mon copain. »

Pour le fugitif commence alors une étonnante odyssée clandestine. « Me voilà parti dans le désert de Syrie. J'ai mis quinze jours pour traverser la Syrie, c'était affreux. J'étais seul. Je mangeais très peu. Heureusement que j'étais jeune. »²⁶

Le rapatriement par la Turquie

Mêlés aux troupes allemandes en retraite, les Alsaciens-Lorrains sont désarmés à la suite de l'armistice de Moudros. F. Zeysolff se fond dans cette armée vaincue, soldat anonyme séparé de ses camarades, comme tant d'autres. « J'ai cherché le port de Constantinople et me suis adressé à son commandant. Je lui ai offert mes services à titre gracieux sur le prochain bateau qui arrivait de la mer Noire. La traversée Constantinople-Odessa devait durer quatre jours. Mais après deux jours le bateau a commencé à brûler. Sacré tonnerre! j'ai sauvé ma vie de la Palestine à la sueur de mon front, est-ce que je vais brûler sur la mer Noire ou périr noyé?! Tout le monde voulait aider à éteindre l'incendie. Imaginez des milliers d'hommes qui s'affairent. La confusion était extrême à tel point qu'il était impossible de remplir un seau d'eau. Par chance une dizaine de soldats sauvés du *Goeben* et du *Breslau*²⁷ avaient été désignés pour s'occuper de nos machines. Ils sont arrivés à éteindre le feu, eux. » Sauvé *in extremis*, F. Zeysolff réussit à passer en Russie, puis en Roumanie et enfin l'Alsace vers Noël²⁸.

26. Fernand Zeysolff, 9 novembre 1996.

27. Ces deux croiseurs de bataille allemands ont réussi à échapper aux Alliés en Méditerranée au début d'août 1914 et à se réfugier dans le Bosphore, ce qui a achevé de convaincre les dirigeants turcs de rejoindre les Puissances centrales. Leur présence a empêché pendant toute la guerre toute attaque aéronavale russe, française ou britannique contre Constantinople.

28. Fernand Zeysolff, 9 novembre 1996.

Selon le *Times* du 19 décembre 1918, toutes les troupes allemandes d'Asie mineure (soit 10 000 hommes) sont au même moment concentrées à Haïdar Pacha. À la mi-janvier 1919, signale le général britannique Milne, il n'y a eu encore pratiquement aucun départ de troupes allemandes. « Odessa et Nikolaïev leur sont fermés et Constanța et Trieste sont entre les mains des Français et des Italiens. La seule alternative est la route par la haute mer jusqu'en Allemagne. Les petits vapeurs allemands qui se trouvent dans le port (de Constantinople) sont armés dans ce but, mais ils ne pourront prendre tout au plus que la moitié (de l'effectif). (...) Des navires devraient venir d'Allemagne. Il y a toutefois encore 80 000 hommes de troupes allemands dans le bassin de la mer Noire à ramener en Allemagne le plus tôt possible car leur présence est des plus indésirable »²⁹ (parmi eux de nombreux hommes des troupes allemandes de Palestine et de Mésopotamie). Le commandant en chef des armées alliées en Orient, le général Franchet d'Espèrey, déclare approuver les vues de Milne « sur la nécessité d'évacuer les Allemands de Turquie. Toutefois, il serait désirable de conserver le général Liman von Sanders comme otage pour représailles aux massacres d'Arméniens et de Grecs »³⁰. Au même moment le président de la commission allemande d'armistice à Spa (Belgique) signale « la situation misérable des Allemands retenus en Turquie, et insiste pour obtenir leur rapatriement »³¹. Cette évacuation est d'abord envisagée par chemin de fer, mais cela se révèle impossible³².

Le 31 janvier est donc décidé de les embarquer à bords de navires³³ (alors que Liman von Sanders a été évacué dès le 29)³⁴. Mais le 18 février Franchet d'Espèrey se plaint au commandant en chef des armées alliées, le général Foch, des « retards causés dans les rapatriements des Allemands internés en Turquie par imprécision de la destination à leur donner ». Quatre bateaux attendent à Constantinople, prêts à partir. « Ces retards présentent des inconvénients pour notre prestige, après les efforts pressants exercés sur les Turcs pour activer les préparatifs, et au point de vue de la sûreté au point de vue des relations qui peuvent s'établir (entre les prisonniers allemands et les civils) »³⁵.

29. Service historique de la Défense (Terre) (SHD - T), Vincennes, 20 N 341, Milne à Franchet d'Espèrey, 14 janvier 1919.

30. SHD (T), Vincennes, 20 N 341, Franchet d'Espèrey à Foch, 16 janvier 1919.

31. *Id.*, 20 N 341, Foch à Franchet d'Espèrey, 17 janvier 1919.

32. *Id.*, Berthelot, commandant en chef de l'armée du Danube, à Franchet d'Espèrey, 26 janvier 1919.

33. *Id.*, Ministre de la Marine à Amiral Amet, 31 janvier 1919.

34. *Id.*, Amiral sur le Jean Bart à Commandant supérieur à Salonique, 5 février 1919.

35. *Id.*, Franchet d'Espèrey à Foch, 18 février 1919.

Les départs ont timidement commencé à la fin de janvier³⁶. En mars ils sont accélérés. Le 21 1 500 prisonniers embarquent pour Hambourg. 2 500 demeurent aux mains des Britanniques, pour partie en rade de Constantinople à bord de deux navires allemands, pour partie à terre. 6 000 sont en cours de transport vers Salonique où des navires sont attendus. Mais « cet internement provisoire à Salonique impose à tous les services de cette place en voie de suppression une charge très lourde pour le cantonnement et le ravitaillement qu'il est urgent de faire cesser », écrit Franchet d'Espèrey³⁷. Le lendemain, 22 mars, les vapeurs *Chio* et *Rodosto* quittent le Bosphore avec 2 500 prisonniers à destination de Salonique ; le 23 c'est l'*Anatolié Mantjenoff* avec 1 500 autres et quelques jours plus tard le *Bello Rosia* et le *Jérusalem* avec 2 000 encore³⁸. Le 26 mai Franchet d'Espèrey autorise le major von Kessler, chef d'état-major de l'amiral Hopmann, ancien commandant en chef des troupes allemandes de Nikolaïev, à embarquer à Salonique – à bord du vapeur *Constantin*, battant pavillon interallié, appartenant à l'armateur arménien Gulmidjan, qu'il a affrété – 1 500 à 1 800 Allemands pour les conduire à Gibraltar, et de là à Hambourg³⁹. Les « derniers » Allemands de Constantinople partent le 12 juin sur le *Gul Djemal*. Entre-temps, cent quatre vingt quatre officiers, 3 829 soldats, quatre femmes et un enfant allemands quittent Salonique le 10 juin sur le *Constantin* et le *Kristtou Neve*. Les cent soixante deux officiers et 1 856 soldats restant à Salonique sont ensuite emmenés par les vapeurs *Ak Deniz* et *Rechid Pacha*⁴⁰.

Après ces rapatriements massifs, plusieurs Alsaciens-Lorrains manquent toutefois encore à l'appel. Une Alsacienne nommée Jeanne Weber écrit au Comité international de la Croix-Rouge (CICR) pour retrouver trace de son mari disparu en Palestine (silencieux depuis le 5 septembre 1918)⁴¹. « Tous les Allemands et Autrichiens qui se trouvaient en Turquie ayant été rapatriés, il nous est impossible d'enquêter à leur sujet », répond la société du Croissant Rouge ottoman au CICR le 27 mars 1919⁴². La même réponse est donnée le 7 avril au comte de Chabannes La Palice, représentant du CICR auprès de l'armée d'Orient⁴³. En janvier 1920 Clotilde Georges, de Pouilly (Moselle), est pourtant toujours sans

36. *Id.*, Commission de l'armistice. Séance du 3 mars 1919.

37. *Id.*, Franchet d'Espèrey au Ministre de la Guerre, Clemenceau, 22 mars 1919.

38. *Id.*, Note de Franchet d'Espèrey, 22 mars 1919.

39. *Id.*, Franchet d'Espèrey au Commandant des troupes françaises en Macédoine, 26 mai 1919.

40. *Id.*, Franchet d'Espèrey à Foch, 23 juin 1919.

41. Comité international de la Croix-Rouge (CICR), Genève, FAW 300-500, s.d.

42. CICR, Genève, FAW 200-250, carton 16, Croissant Rouge au CICR, 27 mars 1919.

43. CICR, Genève, FAW 40-47, carton 10, Croissant Rouge à Armée d'Orient, 7 avril 1919.

nouvelles (depuis le 18 décembre 1918) de son mari Philibert, boulanger militaire à Constantinople-Péra⁴⁴.

La captivité en Égypte

De leur côté, la quasi totalité des Allemands capturés en Palestine même par les Britanniques sont internés en Égypte. Certains, comme Albert Ott, interné au camp de Tura, près du Caire, sont rapidement transférés aux autorités françaises⁴⁵. D'autres demeurent en revanche en captivité longtemps après le 11 novembre. « Au mois de septembre (1918) tout s'est terminé, se souvient E. Bieth, les Anglais nous ont fait prisonniers avec toute la machine (la radio). On nous a envoyés entre Port-Saïd et Le Caire, à Tel el-Kébir. Là, nous avons mis longtemps à apprendre la fin de la guerre. » E. Bieth n'est pas tendre pour ses geôliers, les Britanniques : « C'est une sale race, ça, une très très sale race. Ils avaient des ports pleins de blé, mais ils ne nous ont rien donné à manger. »⁴⁶ Le sort réservé aux Alsaciens-Lorrains est difficile à comprendre pour leur famille. Le 8 avril 1919 Adèle Pierrot, de Chérisey (Moselle), demande la libération de son fils Camille, capturé en Palestine, employé comme interprète au camp de Kantara (*Stationary Hospital 24*), en Égypte. « Mon époux est décédé le 30 mars de cette année, mon fils aîné est gravement malade et alité, explique-t-elle. Vu qu'il est très difficile d'avoir recours à de la main-d'œuvre étrangère pour les travaux d'agriculture, je me vois forcée de laisser la plupart des terrains sans être cultivés. »⁴⁷ Clément Wendel, né en 1898 à Basse-Yutz (Moselle), interné à Port-Saïd, figure lui aussi sur la liste de prisonniers de guerre non encore rentrés à la date du 30 mai, de même que Nicolas Kasper, de Neufgrange (Moselle), prisonnier en Turquie⁴⁸. Pour plusieurs parents et épouses, la situation est plus difficile encore car ils ignorent le sort de leur fils ou mari. Le 25 janvier 1919, le général Corvisart, chef de la mission militaire française en Grande-Bretagne, attaché militaire à Londres, demande au colonel R. L. W. Larking, chargé des prisonniers de guerre au *War Office*, des informations sur plusieurs Alsaciens : Paul Kuntz, né en 1895 à Thannenkirch (Haut-Rhin), du *146. Infanterie Rgt*, dont le dernier courrier est daté des environs de Jéricho le 1^{er} septembre 1918 ; Fernand Weibel, lieutenant, signalé pour la

44. Archives départementales (AD) de Moselle, Metz, 5 R 547, Bulletin d'identification, 9 janvier 1920.

45. SHD (T), Vincennes, 7 N 1324, Corvisart à Larking, 18 novembre 1918.

46. Ernest Bieth, 25 février 1995.

47. SHD (T), Vincennes, 7 N 1324, Lettre de la veuve Pierrot, 8 avril 1919.

48. AD de Moselle, Metz, 5 R 548, Liste de prisonniers non rentrés demandée aux maires par le commissaire de la République, 30 mai 1919.

dernière fois à Osmanié, près de Diarbekir, en Turquie ; Jacques Schreiber, vice-*Feldwebel* (adjudant), 5^e compagnie *Maschinengewehr* 142 ou 146, régiment du Pacha, mentionné comme malade à l'hôpital turc de Damas le 12 octobre 1918⁴⁹.

Les Britanniques qui, comme les autres grandes puissances, ont reconnu en 1871 l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne, rechignent en fait à ces libérations tant que le statut du territoire n'aura pas été juridiquement précisé. Le traité de Versailles, signé le 28 juin, clarifie la situation en rétrocedant l'Alsace-Lorraine à la France et en permettant la réintégration (sous conditions) de ses habitants dans la qualité de Français. La procédure utilisée pour Michel Wendling, interné au camp d'Héliopolis devient alors la norme. Dirigé sur la base française de Port-Saïd aux bons soins du général Hamelin, commandant des troupes françaises au Levant, il doit ensuite être envoyé au dépôt d'Alsaciens-Lorrains de Paris-Clichy⁵⁰. E. Bieth se souvient aussi de l'arrivée des premiers officiers français dans son camp en mai 1919. « Ils étaient venus pour faire la séparation entre les Alsaciens et les Allemands. Puisqu'on n'avait pas de papiers, on nous a jugés par le dialecte. Dans ce camp plein de milliers de Turcs et d'Allemands, nous avons été envoyés dans une baraque. Un officier français nommé Maurer, de Colmar, m'a parlé en allemand et en alsacien, il m'a demandé le nom de mon village, où il se trouvait, etc. Quarante ou cinquante hommes ont été séparés des autres et déclarés Alsaciens-Lorrains. »⁵¹ Le transfert vers la France peut prendre plusieurs semaines. En attendant, les prisonniers reçoivent du courrier, qui ne leur remonte pas forcément le moral d'ailleurs. Interné à Alexandrie, Louis-Philippe Amann reçoit par exemple de mauvaises nouvelles de la part de sa mère, qui lui écrit de Barr (Bas-Rhin) le 17 mai. Elle lui annonce « la mort de (son) pauvre père auquel (il) ne pourra plus faire plaisir ici-bas qu'en consolant (sa) pauvre mère malade dans sa solitude ». « Que je languis à te revoir, ajoute-t-elle. Prie le bon Dieu qu'il nous donne Sa grâce »⁵². À la mi-mai la plus grande partie des prisonniers alsaciens-lorrains en Égypte sont concentrés au Caire en vue d'être dirigés sur Port-Saïd. Certaines mesquineries menacent de retarder encore leur départ. Les autorités britanniques ne se montrent en effet pas disposées à assumer leur habillement, « l'usage étant, paraît-il, de renvoyer les prisonniers soit dans leur tenue de prisonniers, soit dans leur uniforme de combattant ». L'agence française à Port-Saïd demande

49. SHD (T), Vincennes, 7 N 1324, Corvisart à Larking, 25 janvier 1919.

50. *Id.*, 4 H 29, Ministre de la Guerre au Sous-secrétaire d'État à la Justice militaire, 24 mai 1919 et Hamelin au Service général des prisonniers de guerre, 2 juillet 1919.

51. Ernest Bieth, 25 février 1995.

52. AD de Moselle, Metz, 5 R 548, Carte postale de M^{me} Amann.

en conséquence des crédits pour acquérir des tenues civiles⁵³. Le 26 mai cent soixante-quatre prisonniers alsaciens-lorrains sont finalement envoyés à Port-Saïd. « Maintenant vous êtes libres, nous ont dit les Anglais. Là il y avait à manger. Un camarade est même mort parce qu'il avait mangé trop de pain », raconte E. Bieth⁵⁴. Le plus grand nombre embarque pour la France un mois plus tard⁵⁵.

Le 27 juin l'ex-lieutenant (dans l'armée allemande) Grimm, dûment muni d'un état de filiation qui prouve son origine française, est en effet désigné comme chef du détachement des Alsaciens-Lorrains qui quittent le lendemain Port-Saïd sur le vapeur *Cerbère* à destination de Beyrouth, où ils sont transbordés sur le vapeur *Machico* pour Marseille⁵⁶ (parmi eux Louis-Philippe Amann⁵⁷ et Émile Wurtz⁵⁸). Ce détachement est composé de cinq officiers, cent cinquante et un hommes de troupes et cinq civils⁵⁹ (presque tous capturés en Palestine et quelques-uns en Afrique orientale⁶⁰). Les officiers et les gradés forment son encadrement⁶¹. À leur arrivée à Marseille, les hommes sont dirigés sur leur destination définitive par les soins du général qui commande la 15^e région militaire (Marseille)⁶². Les familles sont prévenues et on procède d'urgence aux « enquêtes nécessaires pour rapatrier le plus tôt possible dans leurs foyers les anciens prisonniers de guerre »⁶³. Les autorités françaises veulent d'abord s'assurer s'ils sont « d'origine et de sentiments français » et s'il n'y a parmi eux ni Alsaciens-Lorrains germanophiles, ni Allemands nés en Alsace-Lorraine ou même ailleurs en Allemagne qui tenteraient de se faire passer pour Alsaciens-Lorrains afin de bénéficier d'un traitement de faveur et être rapatriés plus rapidement. E. Bieth, pour sa part, ne rencontre aucun problème et retrouve son village au nord de Strasbourg le 26 juillet⁶⁴. Pour d'autres, en revanche, ces formalités peuvent durer. Édouard Brauer, né à Metz en 1887,

53. SHD (T), Vincennes, 4 H 29, Agence diplomatique et consulat général de France en Égypte au commandant de la base de Port-Saïd, 6 mai 1919.

54. Ernest Bieth, 25 février 1995.

55. SHD (T), Vincennes, 4 H 29, Ministre de la Guerre au Sous-secrétaire d'État à la Justice militaire, 7 septembre 1919.

56. *Id.*, Base de Port-Saïd, ordre de mission, 27 juin 1919.

57. Précédemment interné au camp de Sidi Bichr à Alexandrie (Adresse mentionnée sur une lettre reçue le 18 mai 1919 - SHD (T), Vincennes, 4 H 29).

58. SHD (T), Vincennes, 4 H 29, Commandant de la base de Port-Saïd au maire de Colmar, 20 août 1919.

59. *Id.*, Base de Port-Saïd, ordre de mission, 27 juin 1919.

60. AD de Moselle, Metz, 5 R 548, Chef de bataillon Fontana au Commissaire de la République, 17 juillet 1919.

61. SHD (T), Vincennes, 4 H 29, Base de Port-Saïd, ordre de mission, 27 juin 1919.

62. *Id.*, Hamelin au Commandant de la base de Port-Saïd, ordre de mission, 9 mai 1919.

63. AD de Moselle, Metz, 5 R 547, Note du Commissaire général d'Alsace-Lorraine, 25 juillet 1919.

64. Ernest Bieth, 25 février 1995.

ébéniste à Saint-Julien-lès-Metz, capturé à Amman le 25 septembre 1918 par les Britanniques, est encore interné au fort de Saint-Privat, près de Metz, à l'automne de 1919⁶⁵.

Il reste aussi des prisonniers en Égypte après le grand départ du 27 juin. Comme en Turquie, des retours tardifs et des disparitions pures et simples sont à déplorer. Certains prisonniers « oubliés » lors du premier voyage sont remis par le commandant du camp de Maadi au commandant de la base de Port-Saïd le 26 août⁶⁶. Ils sont rejoints avant le départ pour la France par des rapatriés de la base d'Héliopolis comme Camille Pierrot (dont la libération n'a visiblement pas été hâtée par la lettre de sa mère)⁶⁷. Le 14 juillet le colonel Larking envoie au général Corvisart une liste des lieux d'internement des prisonniers de guerre alsaciens-lorrains dans l'Empire britannique⁶⁸. Quatre sont toujours présents à Sidi Bichr⁶⁹, deux au Caire⁷⁰ et quatre en Palestine⁷¹. En septembre l'Alsacien Joseph Becker est transféré du camp de Maadi vers Port-Saïd⁷². Mais le 9 janvier 1920 François Zimmermann, né à Plaine-de-Walsch (Moselle) en 1896, se trouve toujours en Égypte aux mains des Britanniques⁷³. Ernest Weber, originaire de Rombas (Moselle), disparu en septembre 1918 au sein de la mission allemande, est toujours porté sur une liste de non-rentrés plusieurs mois plus tard⁷⁴. Quant à Léonard Apfler, né à Barr en 1897, qui a pris part aux opérations en Palestine, et dont on est sans nouvelle depuis octobre 1918⁷⁵, on ne sait si les informations fournies le 2 janvier 1919 par Larking à Corvisart ont permis de le retrouver : cet homme, qui appartenait au 702. *Infanterie Bataillon*, 3^e compagnie, a été porté disparu le 9 avril 1918 à la suite d'une attaque des troupes britanniques et indiennes près du village d'Eld Kopfr, « entre Jérusalem et la mer »⁷⁶.

65. AD de Moselle, Metz, 5 R 549, Fiche de renseignements, s.d.

66. SHD (T), Vincennes, 4 H 29, Commandant du camp de Maadi au commandant de la base de Port-Saïd, 26 août 1919.

67. *Id.*, Liste de prisonniers, 26 août 1919.

68. *Id.*, 7 N 1324, Larking à Corvisart, 14 juillet 1919.

69. Othon Martin Behrendt, K.L.E. Hauser, Rudolf Guillaume Hauser et Alphonse Louis Keiling.

70. Charles Frey et Albin Passler.

71. Richard Dietz, Nicolas Jund, Émile Thirion et François Zimmermann.

72. SHD (T), Vincennes, 4 H 29, Robinson, commandant du camp, à Commandant de la base française de Port-Saïd, 14 septembre 1919.

73. AD de Moselle, Metz, 5 R 547, Bulletin d'identification, 9 janvier 1920.

74. *Id.*, Liste de disparus, s.d.

75. SHD (T), Vincennes, 7 N 1324, Corvisart à Larking, 24 octobre 1918.

76. *Id.*, Larking à Corvisart, 2 janvier 1919.

Conclusion

À travers leur service sur le front de Palestine, leur captivité en Turquie et en Égypte, y a-t-il une expérience de guerre spécifique aux soldats alsaciens et lorrains de l'armée allemande ? Du côté allemand, la maltraitance physique ou morale à leur encontre semble avoir été bien plus le fait de quelques gradés et sous-officiers hargneux que le fruit d'une politique générale. On ne trouve guère trace d'une méfiance à leur égard, même si nombre d'Allemands ne les perçoivent pas tout à fait comme des compatriotes.

Du côté alsacien et lorrain, la plupart des recrues se sont laissé emporter par le flot de la mobilisation, des classes puis des combats sous le poids d'une fatalité subie – certains évoqueront un « consentement tacite », notion controversée –, comme beaucoup d'autres soldats mobilisés de tous les pays. Si quelques-uns ont manifesté une véritable exaltation patriotique allemande, une minorité non négligeable s'est opposée à l'effort de guerre du *Reich* – au moins de manière passive. Le taux des désertions chez les Alsaciens-Lorrains est sans conteste anormalement élevé par rapport à la moyenne allemande – sans doute comparable seulement à celui des Polonais ; mais surtout dans la deuxième partie de 1918, c'est-à-dire au moment où se dessine nettement la défaite de l'Allemagne.

Enfin, du côté allié, des scrupules de droit international (pour les Britanniques) et la volonté de ne réintégrer dans la nationalité française que de « véritables » Alsaciens-Lorrains « d'origine et de sentiments français » (pour les Français) retardent de plusieurs mois leur libération et leur retour dans leurs foyers.

L'expérience de guerre des Alsaciens-Lorrains sur le front de Palestine n'est donc guère différente de celle des autres soldats du *Kaiser*. Aujourd'hui quelques-uns d'entre eux dorment de leur dernier sommeil aux côtés de leurs camarades allemands dans le cimetière de Nazareth (Israël), à proximité de l'hôpital catholique de la Sainte Famille, tenu par des religieux autrichiens (ancien *Kaiserlich Deutsches Feldlazarett 213* pendant la Grande Guerre). Sur le monument qui rappelle les sacrifices de tous les États allemands pendant la guerre figure, en bonne place, le blason de l'Alsace-Lorraine. Toutes les tombes sont pieusement entretenues par le *Volksbund deutsche Kriegsgräberfürsorge e.V.* (*VdK* - service pour l'entretien des sépultures militaires allemandes). Il en va de même pour les cimetières d'Alep et du Caire. Quant à Joseph Karst, mort du typhus à Rayak (Syrie) dans les derniers mois de la guerre, il n'a pas de tombe identifiée. Peut-être est-il l'un des *unbekannten Soldaten* (soldats inconnus) qui reposent à Nazareth ou à Alep.

Résumé

Les Soldats alsaciens-lorrains en Palestine ottomane pendant la Grande Guerre. Conformisme et spécificités d'une minorité nationale dans l'armée allemande

Au cours de la Première Guerre mondiale les Alsaciens-Lorrains sont affectés sur tous les fronts où combat l'armée allemande et non pas seulement en Russie et en France. Plusieurs centaines d'entre eux sont envoyés en Palestine afin d'y combattre les troupes britanniques aux côtés de l'armée de l'Empire ottoman, allié de l'Allemagne. Cette expérience nous est connue par quelques témoignages écrits et oraux, ainsi que par des documents d'archives. C'est pour les Alsaciens-Lorrains la découverte de l'Orient, de ses habitants et de sa civilisation, notamment de l'islam, mais aussi des Lieux saints du christianisme. C'est aussi une guerre de positions, qui se transforme en guerre de mouvement à l'automne de 1918. De nombreux soldats connaissent alors la captivité en Egypte et un très lent retour. Comme ailleurs, les Alsaciens-Lorrains ont connu en Palestine une guerre tout à fait comparable à celle de leurs camarades allemands, sans véritable spécificité.

Zusammenfassung

Im Ersten Weltkrieg werden Soldaten aus Elsaß-Lothringen auch im ottomanischen Palästina eingesetzt. Haben sie sich in der deutschen Armee angepaßt oder ihre Eigenart bewahrt?

Im Ersten Weltkrieg werden Soldaten aus Elsaß-Lothringen nicht nur an den Fronten in Rußland und Frankreich, sondern auf allen Kriegsschauplätzen eingesetzt, einige Hundert sogar in Palästina. Sie müssen dort zusammen mit der Armee des ottomanischen Reichs, das sich mit Deutschland verbündet hatte, gegen die britischen Truppen kämpfen. Aus Aufzeichnungen, aus mündlichen Berichten sowie aus Dokumenten der Archive wissen wir ganz gut, was sie dort erfahren haben. An erster Stelle steht die Entdeckung des Orients, genauer, seiner Bewohner, seiner Zivilisation, vor allem des Islam, aber auch der heiligen Orte der Christenheit. Dazu kommt, sie lernten, wie man in einem Stellungskrieg und im Herbst 1918 auch wie man in einem Bewegungskrieg kämpft. Viele von ihnen mußten auch die Gefangenschaft in Ägypten und eine langwierige Rückkehr erleiden. Wie an den anderen Fronten fielen die

Soldaten aus Elsaß-Lothringen auch in Palästina nicht auf. Sie benahmen sich nicht anders als ihre deutschen Kameraden, sie hatten keine auffallende Eigenart.

Summary

Alsatians and Lorrainers in Ottoman Palestine during the Great War.
Particularities of a national minority in the imperial german army?

During the First World War, Alsatians and Lorrainers were sent on all fronts and not only to Russia and France. Several hundred served in Palestina fighting the British troops, with their allies the Turkish ottoman troops. There are a few testimonies on their experience, together with archive sources. Alsatians and Lorrainers discovered the Orient, its inhabitants and civilisation, Islam, but also the sites of the christian Holy Land. At first the war was mostly static, but when it evolved to a movement war, the soldiers experience was also that of prison camps in Egypt and a very delayed return home. But generally, the war experience of Alsatian and Lorrainers in Palestina was very much the same as that of their german comrades.